



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2014

Exile and Expatriation

L'américanisation d'un intellectuel français : le cas d'Yves Simon (1903-1961)

Florian Michel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6842>

DOI : 10.4000/transatlantica.6842

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Florian Michel, « L'américanisation d'un intellectuel français : le cas d'Yves Simon (1903-1961) », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2014, mis en ligne le 02 octobre 2014, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6842> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.6842>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'américanisation d'un intellectuel français : le cas d'Yves Simon (1903-1961)

Florian Michel

« To those who are, by personal experience, aware of the astounding fecundity of Thomism, it seems that the endeavor to build up a Thomistic interpretation of democracy may well open a new era in the development of political thought »
(Simon, 1942b, 271).

- 1 Yves Simon est un intellectuel peu connu en France. Il est un indice qui ne trompe pas : il n'a pas même eu droit à sa notice dans le *Dictionnaire des intellectuels français* (Seuil, 1996). L'objet de cette contribution n'est pas cependant de réparer l'injustice, mais, pour partie du moins, de chercher à en rendre raison. Yves Simon fut un philosophe chrétien, un « intellectuel catholique » pourrait-on dire en reprenant le cadre d'analyse proposé pour les années 1920 par Claude Langlois, qui en pointait « la naissance tardive » et en soulignait les caractéristiques principales : l'intellectuel catholique, dont le parangon serait Jacques Maritain « par élimination successive » des autres figures concurrentes, serait ancré dans le renouveau de la philosophie de Thomas d'Aquin, adoubé par Rome, reconnu à l'extérieur pour sa légitimité scientifique, et serait marqué par une capacité d'autonomie et de distanciation critique à l'égard de l'Église à laquelle il appartient (Langlois, 1997). Yves Simon, qui entre aisément dans le portrait ainsi dessiné¹, est né en 1903, à Cherbourg, dans une famille de la bonne bourgeoisie industrielle. Il est décédé en 1961 à South Bend, dans l'Indiana, alors qu'il était professeur de philosophie à l'université de Chicago. L'itinéraire de Simon, qui le conduit de sa Normandie natale jusque dans le Midwest, explique son absence dans le paysage intellectuel français et offre un nouvel angle de vue sur cette problématique de l'exil, de l'immigration et du *brain drain* aux États-Unis².

- 2 Au seuil des années 1920, Yves Simon commence à Paris des études, qui sont éclectiques, et même un peu chaotiques et dilettantes³ : il suit d'abord les cours en khâgne au Lycée Louis-le-Grand, où il a pour amis Pierre-Henri Simon, le futur académicien, et Vladimir Jankélévitch. À la fois pour des questions de santé et de médiocrité en thème grec et latin⁴, Simon abandonne sa khâgne en 1921. Il s'inscrit alors en licence à la Sorbonne⁵ en même temps qu'à l'Institut catholique de Paris, où il suit les cours de Jacques Maritain, rencontré pour la première fois en janvier 1922. Il entame ensuite des études de sociologie et d'histoire politique, sur le socialisme français, sous la direction de Célestin Bouglé⁶, puis, se lance dans des études médicales. Ses années de jeunesse sont également marquées par une forte militance dans les réseaux démocrates-chrétiens de la « Jeune-République » sous la direction de Marc Sangnier : c'est là que le jeune Simon, à vingt-et-un ans tout juste, publie ses premiers articles⁷. Après avoir travaillé pendant presque deux ans comme secrétaire au Musée Guimet sous la direction de René Grousset, Simon, renonçant à passer l'agrégation, décide, en 1927, d'entamer une thèse de philosophie sous la direction de Maritain, qui débouche en 1934 sur la publication de ses deux premiers ouvrages de métaphysique (Simon, 1934a, 1934b). Les années 1930 — le tableau est brossé à gros traits — sont caractérisées par un enseignement aux facultés de philosophie des instituts catholiques de Lille et Paris, et par sa participation, dans le sillage des Maritain, Mauriac, Fumet, à un certain nombre de manifestes⁸. Cette période-là de la vie d'Yves Simon est riche sur le plan intellectuel (Fourcade, 2003).
- 3 La période qui suit aura un autre cours. Au printemps 1938, Yves Simon reçoit une invitation pour un an de l'université de Notre Dame, dans l'Indiana. Il accepte l'offre et se rend aux États-Unis en août 1938. C'est le point de départ d'un processus d'américanisation, qui revêt une singulière importance. Yves Simon offre d'abord l'exemple d'un Français qui choisit l'expatriation sans être contraint à l'exil pour des raisons économiques ou par des faits de guerre. On a là également le cas d'un intellectuel catholique original, qui permet l'acclimatation de la pensée de Thomas d'Aquin dans le contexte américain, qui se situe à la fois dans la tradition révolutionnaire française et dans la filiation d'une pensée intransigeante et anti-libérale : l'expérience américaine aura comme effet chez lui, pour ainsi dire, de réconcilier ces deux éléments qui, en France, jouaient en opposition. Et enfin, sur le plan d'une histoire plus générale, Simon est du petit nombre des penseurs qui contribuent à rénover en milieu catholique la pensée démocratique. À l'horizon, il y a le fameux message de Pie XII de Noël 1944 sur la « saine démocratie », qui perd, pour le magistère catholique, son statut de « régime possible », le sien jusqu'alors, pour acquérir celui de « régime préférable »⁹.
- 4 Pour caractériser l'américanisation d'Yves Simon, américanisé jusque dans son nom puisqu'aux États-Unis son nom de plume devient « Yves R. Simon », on peut distinguer six éléments. L'américanisation peut s'entendre en un sens linguistique (1). Elle peut aussi recouvrir un sens familial (2), un sens professionnel et universitaire (3), un sens civique, puisque Simon acquiert la nationalité américaine (4), un sens politique (5), et enfin, le plus crucial certainement, un sens philosophique (6), puisque, selon le dire même de Simon, « l'expérience de la démocratie américaine fournit une perspective féconde en découvertes »¹⁰.
- 5 Dans la mesure où cette étude repose pour l'essentiel sur la correspondance échangée entre Jacques Maritain et Yves Simon, il n'est pas inopportun de présenter ce corpus

documentaire : constituée de plus de 800 lettres échangées entre 1927 et 1961, cette correspondance, unique en son abondance, aux tonalités à la fois intimes, familiales, professionnelles, politiques et intellectuelles, a été publiée en deux volumes (Michel, 2008 et 2012) ; elle permet de mesurer très finement le processus d'américanisation, ainsi que les éléments de résistance à ce processus.

La question linguistique

- 6 Avant d'arriver aux États-Unis, l'anglais de Simon est très fragile. Comme maints étudiants français d'alors, et comme Maritain lui-même, Simon est davantage tourné vers le monde germanique, dont il connaît bien la langue au point de publier des traductions de l'allemand vers le français¹¹. Simon avait passé une année, en 1929-1930, pour enseigner le français dans un collège catholique de Haute Silésie : là-bas, « l'esprit de Locarno et la paix romaine ne sont pas des vains mots », commentait alors Simon (Michel, 2008, 40-41). À l'été 1938, Simon est obligé de travailler d'arrache-pied pour combler ses lacunes en anglais : « Je lis de l'anglais du matin au soir, écrit-il à Maritain ; je comprends assez bien cette langue mais ma prononciation est épouvantable et mon discours comprend 80% d'allemand. Trois mois de travail acharné me permettront-ils d'honorables débuts ? Je veux le croire » (Michel, 2008, 326-27).
- 7 Les premiers cours semblent se passer honorablement. On a quelques témoignages personnels : « Je me tire d'affaire en anglais. Gurian, MacMahon et Ward ont dit que les étudiants me comprendraient bien » (Michel, 2008, 338-39) ; « J'ai l'impression que mon enseignement réussit : mes gradués ont pour moi des manières affectueuses qu'on réserve ordinairement aux professeurs non rasants. J'étudie le déterminisme et la langue anglaise : je fais de la grammaire supérieure et je dépouille le dictionnaire d'Oxford comme si c'était du Jean de Saint-Thomas » (Michel, 2008, 345-46). « Mon anglais s'améliore lentement ; je suis encore très irrégulier ; tantôt capable d'éloquence dans l'improvisation, tantôt très gauche » (Michel, 2008, 359). Les premières publications en anglais nécessitent la révision et la réécriture soignée par un secrétaire, octroyé par l'université. Simon est obligé, dit-il, de « postuler » qu'il puisse écrire l'anglais (Michel, 2012, 24).
- 8 Assez vite cependant, à force de volonté et de travail, Simon domine la question linguistique. On a ainsi un témoignage d'Auguste Viatte et Charles De Koninck, tous les deux professeurs à l'Université Laval de Québec : « Soirée chez les De Koninck, rapporte Auguste Viatte dans son journal en février 1940. [...] De Koninck est en correspondance avec Yves Simon, dont il sait qu'il s'est vite américanisé, au point de lui écrire en anglais : sa lettre me donnait cette impression fâcheuse » (Viatte, 2004, 53). Sur le plan de la linguistique intime, pour ainsi dire, on comprend que Simon a basculé vers la langue anglaise, au point de parler très vite à ses enfants en anglais et d'écrire son propre journal dans cette langue, ce qui en soi est assez surprenant et signale le volontarisme soutenu de Simon dans la pratique linguistique, comme si les amarres, y compris de la langue, étaient rompues¹².

L'américanisation du *Way of Life*

- 9 L'américanisation de Simon concerne également, en un sens large, la sociologie familiale. Simon arrive avec quatre enfants en bas âge aux États-Unis ; deux autres

naîtront à South Bend¹³. Ces derniers ne tardent pas à s'intégrer pleinement dans le cadre américain : « l'anglais a un son parfaitement angélique quand il est parlé par Antoine (*non Angli, sed Angeli*) » (Michel, 2008, 450). La correspondance de leur père décrit les progrès réalisés en ce domaine par les enfants, qui se mettent à parler anglais, et même l'argot américain, ce dont le père est très fier. Les enfants commettent des erreurs de français : dans la correspondance cela devient un objet de plaisanterie (Michel, 2012)¹⁴. Parents et enfants échangent entre eux en anglais, signe fort d'un éloignement de la culture maternelle (Michel, 2012, 154). Les années passent : les « enfants » partent étudier dans les pensionnats et universités américaines, à Marquette, à Chicago, à Saint John's. Ils ont beaucoup de peine dans les multiples institutions scolaires fréquentées. Un garçon, Pascal, sert dans les *Marines* (Michel, 2012, 451-53) ; un autre « *date* » la fille du sénateur du Minnesota (Michel, 2012, 482-84) ; un autre fugue pendant une semaine — c'est l'époque du *Catcher in the Rye* de Salinger ; un autre encore s'engage dans l'armée, « moyen sûr, commente le père, de s'extraire d'une bande de gamins qui ont un talent spécial pour attirer l'attention de la police de South Bend » (Michel, 2012, 454-57). Les jeunes adultes se fiancent, se marient, ou vivent en concubinage au grand dam de leur père. La question du pluralisme religieux, de l'agnosticisme pratique, de l'assiduité sacramentelle tourmente le père. Un fils, Pascal, veut épouser une jeune fille juive, ce qui nourrit les inquiétudes des Simon quant à la religion des petits enfants (Michel, 2012, 442), autant que celles des futurs beaux-parents qui s'opposent un moment à la conversion au catholicisme de leur fille (Michel, 2012, 449) ; un autre, Dominique, a lui « la joie » d'épouser une jeune anglaise catholique (Michel, 2012, 428). La question de l'assiduité de la pratique religieuse des enfants, devenus adolescents, est un souci récurrent. Quelques uns manquent parfois la messe, ce qui est source de vives angoisses : « Catherine m'a affirmé que Pascal n'allait pas à la messe le dimanche. (Je ne saurai jamais la vérité, mais il semble qu'il ait, en fait, manqué la messe quelques fois.) Il m'a fallu un peu de recul pour me dire qu'un enfant peut faire sans pécher mortellement bien des choses classées comme péchés mortels. Il a fallu passer une nuit sur cette révélation. Quelle nuit atroce ! » (Michel, 2012, 346-47). En 1953, la famille Simon achète un ranch au Nouveau-Mexique, non loin d'Albuquerque, ce qui occasionne de grandes traversées continentales en voiture depuis l'Indiana.

- 10 Cette « américanisation », à la fois culturelle, sentimentale, géographique, de la vie familiale des Simon ne va pas cependant sans crise de conscience parfois : le choix paternel de l'expatriation et de renonciation à la France peut-il valoir pour l'épouse et les enfants ? Faut-il faire prêter, comme Simon l'écrit, un « serment d'Hannibal », à qui Hamilcar avait fait jurer d'à jamais rester fidèle à sa patrie ?

Bonnes nouvelles de la famille. Hier, la nouvelle que Dominique avait pêché deux gros poissons a été pour moi un rayon de consolation toute la journée. J'aime tant que mes garçons s'intéressent à la campagne, au sport, au travail manuel ! Ce sont de beaux petits Yankees, *using a lot of slang expressions*, boxeurs violents, entreprenants, audacieux, réalisateurs, pleins de « *fun* », serviables, et jamais si contents que quand ils peuvent faire un cadeau à leur maman. Je crois bien que ce sont de parfaits émigrés : puisque Dieu a voulu qu'ils fussent à l'abri des bombes, nous n'avons pas voulu qu'ils souffrissent de la guerre, même moralement. On verra plus tard, s'il y a lieu à leur faire prononcer un serment d'Hannibal (Michel, 2008, 424).

- 11 Cette américanisation n'est pas non plus synonyme d'aisance : même si Yves Simon occupe la position confortable de professeur d'université, l'argent n'abonde guère¹⁵. Les

enfants semblent également connaître quelques troubles liés à leur condition d'immigrés de première génération. À tort ou à raison, un psychologue consulté relie l'ensemble des événements familiaux au statut d'étrangers des Simon : « La fugue de Pascal aura servi à nous avertir. [...] Les psychologues insistent beaucoup sur notre origine étrangère (dans le cas de Catherine aussi) ; il paraît que dans les familles étrangères la proportion d'enfants difficiles, anormaux, délinquants, est énorme » (Michel, 2012, 350).

L'intégration de Simon au sein des universités américaines

- 12 Il s'agit là d'un aspect institutionnel de l'américanisation de Simon qui permet de préciser un élément fondamental de la réception de la philosophie de Thomas d'Aquin aux États-Unis. La première institution où Simon enseigne est l'université de Notre Dame, dans l'Indiana. Dans la volonté de suivre l'invite pontificale qui proposait de s'en retourner à Thomas d'Aquin (*Aeterni Patris*, 1879), on y cherchait en 1938 un spécialiste de la métaphysique thomiste pour développer et internationaliser la faculté de philosophie (Michel, 2010, chapitre 5). Le « réseau Maritain » et « l'internationale catholique » jouent à plein. Avec la recommandation de Waldemar Gurian et le soutien de Maritain, Simon obtient le poste. Il est titularisé l'année suivante. Pendant la guerre, au contraire de nombreux exilés français, Simon est professeur titulaire aux États-Unis : à ce titre, il peut écrire quelques lettres de recommandation auprès de la Rockefeller Fondation et il peut accueillir Paul Vignaux à Notre Dame par exemple (Michel, 2012, 26).
- 13 Simon reste pendant dix ans à l'université de Notre Dame. En 1948, il est recruté par la prestigieuse université de Chicago pour y enseigner la philosophie au sein du « Committee on Social Thought », où il a pour collègues Mircea Eliade, Friedrich von Hayek, etc. (Michel, 2003). Cette mutation de Simon s'accompagne d'une forme de scrupule : recruté par Notre Dame, son départ, explique-t-il à Maritain, va décapiter l'école doctorale en philosophie. Maritain balaie ces inquiétudes :

Je suis ravi que vous alliez à Chicago. Vous verrez bien ce que sera cette expérience. En tous cas, il fallait la faire. Nous sommes des évangélistes (ce n'est pas le style de Gilson ni du cher Dr Phelan). Va, va, va pauvre thomiste, va nous dit l'ange qui nous conduit et nous protège. Ce sont des appels irrésistibles. À Chicago, vous serez au centre du combat d'esprit (Michel, 2012, 301).
- 14 Cette translation institutionnelle, qui doit peu cette fois à la « *Catholic Connection* », témoigne de la bonne réception de la pensée catholique dans les milieux qui *a priori* pouvaient lui paraître assez fermés, voire hostiles. Il existait alors, dans les universités séculières américaines comme Chicago, Harvard ou Princeton, une réaction assez forte contre la philosophie pragmatiste de « l'École de Chicago », et contre John Dewey en particulier : cette réaction s'accompagnait d'une réélaboration de la pédagogie et d'une redéfinition des finalités universitaires, et s'appuyait entre autres sur des administrateurs comme Robert Hutchins et Harold Dodds, sur des professeurs comme John Nef et Mortimer Adler, ainsi que sur des auteurs comme Maritain et Simon (Michel, 2010, chapitre 4). Avant le milieu des années 1960, la réception de la « pensée catholique » dépasse le cadre strictement catholique et vient nourrir d'autres secteurs de l'opinion et de l'intelligence américaine, non sans susciter naturellement des débats

et des critiques, mais sans plus être frappée de cette forme d'ostracisme instinctif dont témoignaient encore les années 1920¹⁶. Sans cela, on ne peut pas comprendre les raisons pour lesquelles Jacques Maritain enseigne à Princeton et y réside pendant 12 ans, de 1948 à 1960, ni pourquoi Yves Simon enseigne à l'université de Chicago entre 1948 et 1961. Il y a là une trajectoire institutionnelle « *extra Ecclesiam* » qui, sans être une déconfectionnalisation de la pensée de Simon, vient définir un autre aspect de son américanisation et montrer du même coup, sur la scène américaine, cet affaiblissement de l'altérité catholique (James McCartin, 2003).

L'obtention de la citoyenneté américaine

- 15 L'américanisation, pour Simon, passe aussi par l'obtention de la citoyenneté américaine en 1946. Cela ne va pas sans poser parfois des questions délicates dans l'intime de la famille. Dès la fin 1944, on trouve quelques témoignages venant d'amis français, comme Edmond Michelet et le secrétaire de son cabinet, Maurice Coblentz, que Simon connaissait depuis les années 1930, ainsi que de membres de la famille : tous espèrent un retour des Simon en France avec la fin de la guerre. Cet espoir est nourri par le retour des intellectuels français, qui, exilés à New York, rentrent pour la plupart en 1945. L'argument est répété à l'envi ; les amis et les proches disent que l'on a besoin de Simon dans la France libérée : « Il y a enfin une dernière question, évoquée par notre ami Speaight avec lequel j'ai dîné ici. À son avis vous auriez tort de prendre la nationalité américaine, cela en raison d'une circonstance toute particulière : le rôle que vous avez joué dans la résistance gaulliste et le prestige que cela vous a donné dans l'opinion française » (Michel, 2012, 267-68). Ce dont doute fortement Simon¹⁷. Maritain a une conversation avec Michelet à Rome, dont il rend compte dans une lettre à Simon le 10 août 1946 :

L'objet particulier de cette lettre, que je griffonne en hâte, concerne une conversation que j'ai eue hier à votre sujet avec Michelet et Coblentz. Michelet voudrait que vous veniez en mission faire des conférences en France pendant l'été. Je me réjouirais de tout mon cœur de ce projet si je ne me rappelais ce que vous m'avez dit un jour — que vous craignez d'avoir le cœur brisé en retrouvant vos amis et en devant les quitter de nouveau. [...] Coblentz a une autre idée, à laquelle il tient mordicus, c'est de vous faire revenir définitivement en France. Il m'a dit qu'il vous a écrit à ce sujet, il a été alerté par l'abbé Rhodain qui lui a dépeint votre vie en Amérique sous le jour le plus noir ; pour lui la tournée de conférences souhaitée par Michelet ne serait que la première étape de ce retour définitif. Je vous écris cela parce que je crains atrocement les étourdis de bonne volonté et les amis irresponsables qui gâtent allègrement la vie de leur prochain et les dispositions de la Providence. À mes yeux Coblentz risque tout simplement de ruiner votre existence et votre vocation. Une réadaptation à la vie universitaire française vous coûterait beaucoup d'énergie, vous seriez dans des conditions matérielles beaucoup plus mauvaises et beaucoup plus précaires qu'à Notre Dame pour élever votre famille ; votre travail créateur risquerait d'être stérilisé, et la mission providentielle que vous avez reçue en Amérique (pour l'Amérique et pour la France tout ensemble) serait détruite et gâchée (Michel, 2012, 267)

- 16 Les conseils de Maritain correspondaient aux désirs de Simon. Non seulement ce dernier refuse de rentrer en France, même pour des conférences ou des vacances — entre 1938 et sa mort en 1961 il n'a jamais refranchi l'Atlantique —, mais il décide de demander la nationalité américaine, ce qui est pour lui une décision irrévocable : « Je me suis établi aux États-Unis, comme M. Carnegie et M. Einstein, c'est tout, et c'est

fini » (Michel, 2012, 269). Cela s'accompagne d'une vraie crise conjugale. Ainsi, d'une lettre à Maritain, de mai 1946 :

Pensez à moi, je suis dans l'épreuve. Mes *first papers* étant sur le point d'expirer, j'ai fait il y a quelques jours ma demande de *naturalization* ; ma femme a refusé de faire la sienne, entendant conserver sa nationalité plutôt que d'accompagner son mari et ses enfants. On en a profité pour sombrer dans le drame.

- 17 Ou d'une autre lettre de fin novembre 1946, après l'obtention de la nationalité :

Rien de bien nouveau à vous raconter. Je suis citoyen américain depuis mercredi dernier, drame de famille de première envergure. Une heure avant le serment, ma femme, qui ne faisait plus entendre que de gros soupirs depuis quelques jours, m'adjurait encore de ne pas faire ça !

- 18 Au contraire de son mari et de ses enfants, Paule Simon ne prit jamais la nationalité américaine. Les tensions familiales sont parfois ravivées par des projets de voyage en France :

Je suis désolé que vous et Paule soyez dans le chagrin à cause du voyage projeté de Paule et d'Antoine en France. Mais, Yves, on "n'endoctrine" pas un enfant en deux mois de vacances ! La solution idéale serait que Paule demande sa naturalisation et que de votre côté vous fassiez un effort avec elle pour que vos enfants, tout en étant citoyens américains, connaissent, comprennent et aiment la France. L'Amérique est justement le seul pays où on peut être Américain 100% et garder sa nationalité, quant au cœur. Si Paule sentait ces dispositions en vous à l'égard des enfants, cela l'aiderait peut-être à accepter pour elle l'idée de naturalisation (Michel, 2012, 394).

L'américanisation politique : la question gaulliste

- 19 Pendant la Seconde Guerre mondiale, la figure du Général de Gaulle est reçue de manière très variable aux États-Unis. L'administration Roosevelt, plus que sceptique sur la nature politique de la France Libre, ne cache pas le mépris que lui inspire le général baroudeur. L'opinion publique américaine est en revanche plutôt favorable au Général de Gaulle dans les années 1940-1944. Les intellectuels français en exil à New York sont, quant à eux, pour le moins divisés : Paul Vignaux qualifie de Gaulle de « Prince-Président », quand le poète Saint-John Perse, l'ancien secrétaire général du Quai d'Orsay, ne se prive pas de dénoncer l'absence de légitimité démocratique du chef de la France Libre. Dans ce débat, la position évolutive d'Yves Simon est symptomatique : très proche du mouvement gaulliste à l'été 1940, il s'éloigne insensiblement tout au long de la guerre, finissant par plaider dans les lettres échangées avec Maritain en faveur de quelques arguments du Président Roosevelt. Il ne faut pas forcer le trait : on ne peut pas parler de retournement politique sous ce point de vue, mais on peut néanmoins conclure à une bonne acceptation de l'argumentation rooseveltienne¹⁸.
- 20 Dès le 25 juin 1940, soit une semaine après le fameux Appel du 18 Juin, Simon envoie ainsi un télégramme à Maritain : « *Do you think we can do anything concerning the de Gaulle Committee ?* » (Michel, 2012, 415). Dans la lettre de Simon du 26 juin 1940, on apprend que Waldemar Gurian, le fondateur de la *Review of Politics*, est immédiatement favorable au mouvement gaulliste : « Dimanche soir, Gurian me conseillait très vivement de télégraphier à l'ambassadeur pour l'exhorter à se rallier à de Gaulle. » Yves Simon pose cependant aussitôt la bonne question : « On n'en sait pas assez sur ce comité pour prendre aucune décision. [...] Qui est ce de Gaulle, qui sont les hommes de son entourage ? Je suis très porté à penser que si ces hommes sont dignes de confiance,

nous devons les soutenir à fond. » Le 1^{er} juillet 1940, Simon envoie une lettre au Général. C'est une lettre d'allégeance et de proposition de service :

Mon Général, [...] Le Comité que nous vous sommes reconnaissants d'avoir fondé représente pour nous la dernière espérance. J'ai le plus ardent désir de vous apporter ma collaboration, puisqu'aussi bien il y a beaucoup de travail à faire ici pour une cause qui n'est pas moins celle des États-Unis que celle de la France, de la Grande-Bretagne et de tous les peuples (Michel, 2012, 418).

- 21 Cette lettre est du plus grand intérêt pour comprendre la position politique de Simon : ce dernier explique qu'il n'a jamais été « mêlé à la politique des partis » ; refusant l'héritage d'un certain nationalisme catholique français qu'on lui a transmis enfant dans les milieux de la bonne bourgeoisie provinciale¹⁹, il appelle à la « collaboration sans relâche » des patriotes français et américains ; lui-même se définit comme un « patriote » français et veut alerter le Général des besoins de l'opinion publique américaine. Simon, passeur culturel, a alors l'intention de fonder un « groupe de Français luttant pour la liberté » derrière le Général de Gaulle : Maritain, qui est d'accord avec Simon sur le fait que « la ligne de l'espoir passe par de Gaulle » (Michel, 2008, 407), dissuade cependant son ami de fonder un tel groupement politique, qui serait condamné à l'impuissance puisque les États-Unis ont reconnu diplomatiquement le régime de Pétain (Michel, 2008, 404-08).
- 22 Au fur et à mesure que la guerre se prolonge, Maritain et Simon évoluent au gré des informations dont ils disposent. Maritain rencontre ainsi, au mois de mai 1941, l'Amiral Thierry d'Argenlieu, un religieux carme qui a repris du service militaire et qui est très proche du Général de Gaulle. Il écrit alors à Simon que les gaullistes « veulent rester uniquement des soldats, l'aspect civil de la question est une nécessité sans doute mais qui ne les intéresse pas par elle-même et à laquelle ils s'attachent le moins possible. C'est un cas très pur de chevalerie militaire » (Michel, 2012, 52). La suite des événements infirme cette appréciation trop dépendante de la qualité morale d'un homme comme Thierry d'Argenlieu. En 1942, l'enthousiasme de Simon et Maritain pour le mouvement gaulliste — du moins tel qu'il existe aux États-Unis — commence à prendre l'eau :

Votre livre, celui de Simon, montre si bien ce que le mouvement de Gaulle aurait pu et dû être. Et hélas, toutes les nouvelles montrent une pagaille si lamentable, et semblent confirmer, et au-delà, les craintes de Vignaux. Au lieu d'une croyance héroïque, c'est une lutte d'appétits et d'ambitions. Peut-être une espèce de boulangisme. Faut-il croire que même là l'espoir de la France est trahi ?²⁰
- 23 Maritain résume également pour Simon les lettres qu'il a envoyées au Général de Gaulle :

J'insistais surtout sur le fait qu'à mon avis le mouvement doit avoir une inspiration politique (une mystique politique) mais ne pas tomber dans la politique *politique* et la recherche du pouvoir. Donc pas de préparation à l'étranger d'un futur gouvernement provisoire. Et pas de revendication de reconnaissance politique par les États-Unis (Michel, 2012, 109).
- 24 Dans la lettre du 13 avril 1943, Maritain dénonce encore « le nationalisme chauvin », ainsi que « l'anti-britannisme et l'anti-américanisme absurdes » des mouvements gaullistes. Pour un lecteur américain, de tels propos sembleront sans doute des lieux communs. Pour Maritain, en correspondance avec de Gaulle, de telles formules n'allaient pas de soi, puisque, encore une fois, en 1940, Maritain et Simon espéraient, au sens fort du terme, au sens de Charles Péguy, que le salut de la France passerait par la « ligne de Gaulle ». Yves Simon lui aussi finit par prendre ses distances intellectuelles

avec le mouvement de Gaulle et par adopter le point de vue rooseveltien, non pas sur la reconnaissance diplomatique de Vichy, que les deux amis tiennent pour « le pire » de la diplomatie américaine (Michel, 2012, 49-50), mais sur la place de la France dans l'Europe d'après-guerre et dans ce que l'on n'appelle pas encore la Guerre Froide. En témoigne ainsi cette lettre de Simon écrite en octobre 1944 :

Les affaires franco-américaines vont mal. Mais cette fois, je me sens sûr d'avoir compris les raisons profondes du Président Roosevelt. En deux mots : comme personne ne croit à une Société des Nations de type égalitaire, l'organisation du monde sera l'affaire des grands pouvoirs. Qui dit organisation dit unité ; l'idéal serait donc qu'il n'y eût qu'un grand pouvoir, les USA. Il y en a trois ; on ne peut pas les réduire à l'unité : rien à faire pour absorber la Russie. Mais à défaut d'unité, on peut les réduire à deux : bloc anglo-saxon, Russie, sphères d'influence. L'impossibilité d'incorporer la Russie ne fait que rendre plus indispensable l'unité anglo-saxonne, pierre angulaire de l'édifice de sécurité de F. D. Roosevelt. [...] Que la France redevienne puissante, et la Grande-Bretagne est tentée, en permanence, de se détacher des USA. Tout le plan tombe par terre. Roosevelt veut empêcher cela. Il a raison. D'où l'importance des Giraud, Peyrouton, Noguès, etc., gens qui pour une raison ou une autre auraient fait ce qu'on leur aurait dit de faire. D'où la défiance à l'égard de De Gaulle. D'où la mauvaise humeur de ce dernier. C'est clair comme l'A B C. (Michel, 2012, 166).

- 25 À lire cette lettre, on sent combien Yves Simon est désormais entré dans les vues de la diplomatie américaine.

Américanisation philosophique

- 26 L'américanisation philosophique de Simon est sans doute l'aboutissement le plus intéressant de son processus d'américanisation. Le point de départ intellectuel de Simon est une position originale, à la fois démocrate sur le plan politique et antilibérale sur le plan moral et économique²¹. Cette position, qui puise aux sources de la démocratie chrétienne et du socialisme proudhonien, est ensuite refondue au feu du thomisme. Ainsi d'une lettre à Maritain : « En vous écrivant ces lignes, je regarde au nord : un portrait de saint Thomas. Au nord-est : un portrait de Proudhon. À l'est : votre portrait. Oui, j'ai eu de la chance » (Michel, 2012, 311). Simon vient de l'aile démocrate et socialisante du catholicisme français, celle qui n'a pas le vent en poupe après la Première Guerre mondiale, et s'appuie en même temps sur le philosophe de l'aile monarchiste et nationaliste du catholicisme français, puisque l'Action française de Charles Maurras revendiquait comme sien, non sans de lourdes équivoques, l'héritage de la philosophie scolastique. La position est à la fois « rare »²², paradoxale, inconfortable et parfaitement assumée : Simon, que ses camarades moquent dans les années 1920²³, se définit comme le seul thomiste « sans-culotte »²⁴, ce qui ne l'empêche pas dès 1929 de dénoncer en privé la faiblesse philosophique des positions du Sillon²⁵.
- 27 À cette matrice, le philosophe intègre peu à peu des éléments de la culture philosophique américaine qui vont permettre la création d'une nouvelle synthèse que Simon désigne parfois sous l'appellation, assez vague il faut bien le dire, de « thomisme américain » (Michel, 2012, 273, 274, 285). Au moins trois domaines de sa pensée pourraient permettre d'étudier cette américanisation : la philosophie du bonheur, que Simon resitue sous le patronage de la formule de Jefferson *the pursuit of happiness* ; la philosophie des sciences et des mathématiques, où l'on note un vrai effort de lecture et d'assimilation des auteurs anglo-saxons ; et enfin la philosophie politique et

notamment la pensée de la démocratie, qui aboutit à la publication en 1951, aux presses de l'Université de Chicago, de *Philosophy of Democratic Government*, appelé à devenir un vrai manuel de philosophie politique tout au long des années 1950. L'américanisation de la philosophie politique de Simon ne doit pas être entendue au sens d'une *mutation* philosophique ; ce serait plutôt une forme d'approfondissement de ses positions antérieures, grâce à l'expérience démocratique américaine et grâce à la découverte de nouveaux auteurs. Cette américanisation n'est pas non plus une acceptation de tous les principes américains : Simon consacre maints essais à dénoncer les méfaits du libéralisme²⁶.

- 28 Dès son arrivée aux États-Unis, Simon est en quelque sorte séduit par le climat politique américain. D'une lettre à Maritain d'avril 1939 : « Je suis très frappé, en même temps, de l'effort qui est fait ici pour raviver et tendre ce que j'appellerai parallèlement le sentiment des mœurs américaines, résumé en deux mots bien propres à faire rigoler nos cyniques : *religion, democracy*. Je sens croître en moi l'attachement à l'Amérique : c'est mon seul refuge temporel contre le désespoir. » Le moment de la guerre mondiale est le temps d'une nouvelle élaboration démocratique pour Simon et Maritain, qui publie en 1943 son fameux opuscule *Christianisme et démocratie*. Le mouvement s'accompagne d'une très vive conscience de l'insuffisance de la pensée politique catholique en ce domaine. Ainsi d'une lettre de Simon de décembre 1941 :

Même en France, je serais hostile à tout groupement catholique de caractère politique, *a fortiori* aux US. 2^e : le journal *People and Freedom* [de Luigi Sturzo] me donne la même impression de lavasse idéologique et d'ignorance que la petite littérature buchézienne de 1848 ou la Jeune-République [de Marc Sangnier]. Que la démocratie catholique soit condamnée à ne produire que des navets, voilà qui me paraît établi par l'histoire. Mieux vaut travailler dans le cadre de la *democracy* tout court. Là au moins nous avons des faits dynamiques et normatifs : la Révolution Française, la Révolution Américaine, l'indépendance italienne, etc. ; ces faits sont généralement d'un catholicisme douteux : tel est le problème qu'il nous est demandé de surmonter.

- 29 Ou d'une lettre de juillet 1941 :

Comme vous me le disiez, il faut être pratique, car nous sommes en guerre : or ce qu'il y a de pratique aujourd'hui, c'est l'esprit des Révolutions anglaise, américaine et française. On ne sauvera pas un Juif du camp de concentration en citant l'auteur antisémite de la lettre à la Duchesse de Brabant²⁷. S'il faut être pratique, ce qui est important, c'est « Vivre libre, ou mourir », c'est « l'option sinistre », comme disait Victor Hugo, « ou la mort ! », ajoutée à la « sainte devise » (cf. le même) Liberté, Égalité, Fraternité. Waldemar Gurian aime à dire que si saint Thomas vivait aujourd'hui il serait pour Franco, pour Tizo, pour Pétain : c'est l'évidence. Saint Thomas, c'est Garrigou. Faire pratique en 1941 avec saint Thomas, en politique, c'est une plaisanterie.

- 30 De cela, l'auteur prie son interlocuteur de ne pas conclure qu'il cesse d'être thomiste ; il souligne au contraire les efforts à réaliser pour parvenir à extraire de Thomas d'Aquin les principes de ce qu'il appelle une vraie démocratie, qui surmonterait l'écueil, selon lui, du libéralisme et qui tiendrait compte de « l'autorité » nécessaire dans l'exercice du pouvoir, comme la décadence de la III^e République en montrait la cruelle nécessité. Cette critique des insuffisances de la pensée politique de Thomas d'Aquin s'appuie sur un recours de plus en plus fréquent à l'expérience politique américaine. On trouve de nombreux exemples dans les ouvrages et articles publiés par Simon entre 1940 et 1945, qui sont comme autant d'essais préparatoires à la grande synthèse de 1951. Son ouvrage *Nature and Functions of Authority* (1940a) se concluait ainsi non seulement par

une réhabilitation de l'autorité, complémentaire, et non contraire, de la liberté — « *the progress of liberty does not imply the decay of authority* » —, mais aussi par une critique du rêve de Rousseau, matérialisé selon Simon dans les États totalitaires, ainsi que par une longue citation de Jefferson, qui offrait l'image d'un « bonheur social », défini à la fois par une autorité constituée, située à bonne distance et « décentralisée »²⁸, existant sans intervenir dans le détail de la vie locale et conservant à la fois l'autonomie et un sens de la hiérarchie²⁹. En 1941, Simon donne à Columbia une conférence intitulée « *Thomism and Democracy* », dont le titre est en lui-même un emblème. Le papier de Simon est alors assez fin : il consiste à rappeler, encore, que sans autorité il n'est pas de démocratie possible, et à montrer que la philosophie politique de Thomas d'Aquin n'est pas tant à chercher dans ses ouvrages politiques, trop peu développés³⁰, mais plutôt dans ses œuvres métaphysiques, d'où l'on peut extraire des principes généraux qui viendront fonder un corpus conceptuel démocratique, à commencer par la notion de liberté, d'égalité³¹, de bien commun, de peuple, d'autonomie, d'autorité etc. En même temps, on trouve de claires allusions aux principes de la pensée politique américaine. Ainsi cette définition de l'essence de la démocratie, « *as a government for the people* », « comme un gouvernement pour le peuple, pour la totalité du peuple, pour le bien commun du peuple » (Simon, 1942b, 260), derrière laquelle il est aisé de lire la réécriture de la fameuse formule de Lincoln. Dans cet article, on trouve encore une citation de Jefferson — « le bon gouvernement est celui qui gouverne le moins », ce qui, explique Simon, doit être entendu, non en un sens libéral, mais au sens où le bon gouvernement est celui qui laisse la plus grande liberté aux corps intermédiaires, « en parfaite consonance avec la conception thomiste de l'autonomie » (Simon, 1942b, 264).

Conclusions

- 31 Jean-Baptiste Duroselle, qui a rencontré Simon aux États-Unis au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le décrivait comme « une synthèse vivante entre deux formes de la civilisation occidentale »³². En suivant le témoignage de Paul Vignaux, il semble que l'on puisse pousser plus loin l'analyse de cette « synthèse vivante ». Paul Vignaux, qui connaît Simon depuis leurs études au début des années 1920 et le retrouve en 1941 à Notre Dame, résumait ainsi son parcours :

J'ai retrouvé et à quelque degré compris le sentiment, éprouvé en 1941-1942, de la remarquable unité personnelle d'un professeur français devenant Américain, métaphysicien et moraliste, à la fois maître en thomisme et en civisme : celui-ci évidemment nourri d'un « enthousiasme démocratique » inspiré de l'idéologie des États-Unis et de leur expérience, du *New Deal* à l'intervention ; un civisme cependant dont l'aspect moral ne procédait pas simplement d'un sentiment, équilibré par le thomisme, de la misère de l'homme, mais aussi de la recherche d'une éthique dans la tradition républicaine et socialiste française (Vignaux, 1972, 238).

- 32 Yves Simon, avec d'autres, et avec Maritain et Vignaux au premier chef³³, est, pour le petit monde catholique, une navette culturelle entre les deux continents, permettant à la fois l'acclimatation du thomisme et de la pensée médiévale aux États-Unis, ainsi qu'un affinement de la pensée de la démocratie dans la tradition catholique par l'intégration des éléments de la culture politique américaine.
- 33 On a là enfin l'exemple, relativement rare, d'un intellectuel français qui parvient à s'intégrer pleinement dans le cadre américain. Pourquoi cette intégration et cette

inculturation que Simon désirait au plus haut point ? La raison profonde tient à la fois à l'idéologie et à la psychologie du « bonhomme Simon ». L'intellectuel catholique se perçoit souvent comme un missionnaire de l'intelligence. Étienne Gilson, Jacques Maritain, Yves Simon se définissent souvent sous ces traits. S'il y a un lieu commun dans la littérature missionnaire, c'est bien celui du missionnaire qui meurt dans sa mission — *si le grain ne meurt...* C'est sans doute ce modèle qu'en un sens Simon a voulu réaliser et reproduire.

BIBLIOGRAPHIE

- CALVEZ, Jean-Yves, et Henri TINCQ, *L'Église pour la démocratie*, Paris, Le Centurion, 1992.
- DURAND, Jean-Dominique, *L'Europe de la démocratie chrétienne*, Paris, Complexe, 1995.
- FOURCADE, Michel, « Yves Simon entre saint Thomas et Proudhon », *Cahiers Jacques Maritain* 47, 2003, 4-22.
- HELLMAN, John, « The Anti-Democratic Impulse in Catholicism : Jacques Maritain, Yves Simon and Charles de Gaulle during World War II », *Journal of Church and State* 33, 1991, 453-72.
- JEANPIERRE, Laurent, « Paul Vignaux ; inspirateur de la "Deuxième gauche" : récits d'un exil français aux États-Unis pendant la Seconde guerre mondiale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps, Les États-Unis et les réfugiés politiques européens : des années 1930 aux années 1950*, 2000, 48-56.
- LACOMBE, Olivier, « Yves Simon », *Revue de l'Université d'Ottawa* 42, janvier 1972.
- LANGLOIS, Claude, « La naissance de l'intellectuel catholique », dans Pierre Colin, dir., *Intellectuels chrétiens et Esprit des années 20*, Cerf, 1997.
- MARITAIN, Jacques, *Réflexions sur l'Amérique*, Paris, Fayard, 1958.
- MCCARTIN, James, « The Waning of the "Catholic Other" and Catholicism in American Life after 1965 », *Revue Française d'Études Américaines*, février 2003, 7-29.
- MICHEL, Florian, « Yves Simon à la bataille de Chicago (1948-1961) », *Cahiers Jacques Maritain* 47, 2003, 40-56.
- , *La Pensée catholique en Amérique du Nord*, Paris, DDB, 2010.
- , éd., *Correspondance Jacques Maritain-Yves Simon. Les Années françaises, 1927-1940*, Tours, CLD, 2008.
- , éd., *Correspondance Jacques Maritain-Yves Simon. Les Années américaines, 1941-1961*, Tours, CLD, 2012.
- SIMON, Antony, *Acquaintance with the Absolute : The Philosophy of Yves R. Simon. Essays and Bibliography*, New York, Fordham University Press, 1998.
- SIMON, Yves, « À propos du VI^e centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin », *La Démocratie*, 25 décembre 1923, 273-74.
- , « Libéralisme et démocratie », *La Démocratie*, 25 février 1924, 429-33.

- , *Critique de la connaissance morale*, Paris, DDB, 1934a.
- , *Introduction à l'ontologie du connaître*, Paris, DDB, 1934b.
- , *La Campagne d'Éthiopie et la pensée politique française*, Paris, DDB, 1936.
- , *Nature and Functions of Authority*, Milwaukee, Marquette University Press, 1940a.
- , « Liberty and Authority », *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association*, Washington DC, 1940b, 86-114.
- , *La Grande Crise de la République française. Observations sur la vie politique des Français de 1918 à 1938*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1941.
- , *La Marche à la délivrance*, New York, Éditions de la Maison française, « Collection Civilisation », 1942a.
- , « Thomism and Democracy », dans Louis Finkelstein et Lyman Bryson, dirs., *Science, Philosophy, Religion*, New York, 1942b, 258-72.
- , « Beyond the Crisis of Liberalism », dans *Mélanges Brennan*, New York, Sheed and Ward, 1942c, 263-86.
- , « Economic Organization in a Democracy », dans *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association*, Washington D.C., 1945a, 83-108.
- , *Par delà l'expérience du désespoir*, Montréal, Lucien Parizeau, 1945b.
- , *Philosophy for Democratic Government*, Chicago, University of Chicago Press, 1951.
- VIATTE, Auguste, *D'un monde à l'autre. Journal d'un intellectuel jurassien au Québec (1939-1949)*, volume II, Québec, PUL, Paris, L'Harmattan, 2004.
- VIGNAUX, Paul, « Yves Simon. Par delà l'expérience du désespoir », *Revue philosophique de Louvain*, mai 1972.
- ZYBURA, J.S., *Present Day Thinkers and the New Scholasticism*, New York, Herder Book, 1926.

NOTES

1. L'allégeance de Simon envers la philosophie de Thomas d'Aquin ne laisse guère de doute. La reconnaissance romaine ne tarde pas : en 1946, Simon est nommé membre de l'Académie romaine de saint Thomas. La reconnaissance en dehors des cercles catholiques, à l'université de Chicago notamment, est notoire. La capacité de remise en cause de l'institution est aussi aisée à illustrer — à propos des « responsabilités catholiques » au commencement de la Seconde Guerre mondiale, il faut ainsi lire la lettre de Simon à Maritain, 18 mai 1939 : « Avez-vous remarqué que jusqu'ici Hitler a toujours trouvé en face de lui un bon catholique pour lui livrer le pays convoité ? L'Allemagne a été livrée par von Papen ; l'Autriche par von Papen et Seyss-Inquart, la Tchécoslovaquie, c'est un luxe, a été livrée par un prêtre et un prélat ; il n'y a que Henlein, apostat, qui fasse exception à la règle » (Michel, 2008, 371-72). On pourrait prolonger cela par l'analyse du traitement de la ségrégation raciale, que Simon découvre aux États-Unis et contre laquelle il se bat notamment dans *Par delà l'expérience du désespoir* (Montréal, 1945, voir notamment le chapitre 2). Sur ce point, voir lettre de Simon à Maritain, 9 janvier 1945 : « Fidèle à la promesse contenue dans la conclusion de mon étude sur le racisme, j'ai sommé mon évêque de faire savoir si une nouvelle école — très nécessaire — qu'il se propose de construire à South Bend serait ouverte aux enfants noirs (ce qui n'est pas le cas de notre école paroissiale). Que croyez-vous qu'il a répondu ? Qu'il était certain qu'il n'y aurait aucune discrimination dans cette

nouvelle école. Voilà une lettre que je garderai avec soin... et ressortirai quand le moment sera venu » (Michel, 2012, 176).

2. Sur le plan bibliographique, Antony Simon a publié un inventaire complet des œuvres et articles publiés par son père : voir *Acquaintance with the Absolute. The Philosophy of Yves R. Simon. Essays and Bibliography*, New York, Fordham University Press, 1998. Sur le plan archivistique, toutes les archives de Simon sont situées sur le campus de l'université de Notre Dame, Indiana, au sein des *Archives of the Maritain Center* [AMC] : on y trouve notamment l'immense correspondance avec Jacques Maritain ; on trouve également son « journal » inédit, rédigé entre 1945 et 1949, ainsi que maints éléments de correspondance personnelle, les brouillons de ses conférences et toutes les notes et dossiers de cours.

3. L'adjectif est employé dans une lettre de René Grousset à Y. Simon, 24 mai 1928, AMC : « Vous avez tout ce qu'il faut pour devenir le philosophe que nous attendons, non plus le dilettante de la philosophie qui muse un peu sur sa thèse, sur sa légendaire thèse, mais le disciple et le continuateur de vos maîtres. Vous avez toute l'étoffe nécessaire. Je suis, comprenez-le bien, profondément de cœur avec vous dans la peine qui vous atteint. Mais vous valez mieux qu'une carrière. Et il vaut mieux être quelqu'un que quelque chose. »

4. Voir lettre de Simon à Maritain, 28 août 1932 : « Quel bonheur donc que j'aie été 38e sur 38 en thème latin au lycée Louis le Grand, 35e en version latine, 37e en version grecque ! Quand je pense que j'aurais pu être premier ! Je serais entré à l'École Normale, je serais devenu agrégé des lettres, et aujourd'hui j'achèverais sans doute une thèse sur les influences exotiques dans la deuxième génération symboliste ! » (Michel, 2008, 110.)

5. Il obtient sa licence de philosophie en mai 1923. Nous remercions Tony Simon de nous avoir donné copie des diplômes de son père.

6. Simon soutient un mémoire de Diplôme d'Études Supérieures de philosophie sur les idées sociales de l'économiste libéral Charles Dunoyer en 1923, sous la direction de Célestin Bouglé, qui est alors le directeur de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.

7. Voir par exemple Yves Simon, « À propos du VI^e centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin », *La Démocratie*, journal fondé et dirigé par Marc Sangnier, 25 décembre 1923, 273-74 ; voir aussi les balbutiements de Simon en philosophie politique : « Libéralisme et démocratie », *La Démocratie*, 25 février 1924, 429-33.

8. Il s'agit notamment du manifeste *Pour le Bien Commun* (1934) et celui sur la médiation espagnole en 1937-1938. Simon intervient aussi par la publication de l'unique livre contemporain qui dénonçait les aventures italiennes en Éthiopie : *La Campagne d'Éthiopie et la pensée politique française*, Paris, DDB, 1936 ; l'ouvrage a été traduit en anglais, University of Notre Dame Press, 2009.

9. Il n'est pas de notre propos de détailler ici le cheminement complexe de l'acceptation des principes démocratiques par le magistère catholique. On se contentera de citer Pie XI, à propos de la nouvelle république espagnole : « Universellement connu est le fait que l'Église catholique n'est jamais liée à une forme de gouvernement plus qu'à une autre, pourvu que les droits de Dieu des consciences chrétiennes sont saufs. Elle ne trouve aucune difficulté à s'adapter aux diverses institutions civiles, qu'elles soient monarchiques ou républicaines, aristocratiques ou démocratiques » (Encyclique *Dilectissima Nobis*, 1933). Le radio-message de Pie XII, à Noël 1944, sur « la vraie et saine démocratie », est bien connu. La Seconde Guerre mondiale, l'apport américain en un sens large et l'influence de Maritain sont souvent évoqués pour rendre compte de cette inflexion majeure, qui permet, aux lendemains de la guerre, le développement massif des partis chrétiens démocrates. Voir par exemple Jean-Dominique Durand, *L'Europe de la démocratie chrétienne*, Complexe, 1995. Voir aussi Jean-Yves Calvez, Henri Tincq, *L'Église pour la Démocratie*, Paris, Le Centurion, 1992, 34-35 : « Par Maritain, l'Amérique influe une première fois de façon décisive sur la doctrine de l'Église en matière politique. » Avec Maritain, et parfois devant lui,

Yves Simon entre dans cette économie de l'échange entre le Nouveau Monde, la philosophie de la démocratie et le magistère catholique.

10. Citation extraite de l'introduction de la conférence de Simon à l'Alliance française de Toronto en octobre 1945 sur « Socialisme et démocratie en France », AMC. À mettre en lien avec une formule analogue de Maritain : « Habiter dans ce pays et observer avec un intérêt soutenu la vie quotidienne de son peuple aussi bien que le fonctionnement de ses institutions constitue une grande, profondément éclairante et inoubliable leçon de philosophie politique », *Réflexions sur l'Amérique*, 1958, *Œuvres Complètes*, vol. X., 891.

11. Goetz Briefs, *Le prolétariat industriel*, Paris, DDB, 1936.

12. Ce journal (1945-1949) est composé de 57 pages manuscrites, AMC.

13. Catherine Simon est née en 1931 à Lille ; Dominique en 1932, à Besançon ; Pascal en 1934, à Paris ; Antoine [Antony ou Tony] en 1936, à Cherbourg ; Vincent en 1939 et Michael en 1941 à South Bend.

14. Voir *Correspondance Maritain-Simon. Les années américaines*, 2012, Tours, CLD : lettre de Simon à Maritain, 24 mars 1949 ; réponse de Maritain du 26 mars 1949 ; lettre de Maritain du 7 juillet 1956. La plaisanterie concerne l'usage différentiel du « très » en français et du « very » anglais. L'un des enfants demande de « très embrasser » Véra, la sœur de Raïssa.

15. Lettre de Simon à Maritain, *op. cit.*, 2012, p. 270, en date du 29 août 1946 : « Entre nous : mon salaire, cette année (inclus semestre d'été) sera de \$ 6 200, plus \$ 1 500 à l'université de Chicago. Je crois que plus d'un professeur au Collège de France gagnerait au change. La vérité est tout simplement que j'ai accepté l'honneur d'être père de six enfants, honneur dont beaucoup de professeurs au Collège de France se passent fort bien, et que j'entends, modeste professeur, faire pour eux ce que mon père qui était industriel, a fait pour nous. D'où pénurie de frick. C.Q.F.D. »

16. Voir par exemple les contributions de John Dewey, George Santayana, et Ralph Barton Perry, dans l'ouvrage de J. S. Zybura, *Present Day Thinkers and the New Scholasticism*, New York, Herder Book, 1926.

17. Lettre de Simon à Maritain, 29 août 1946, *op. cit.*, 2012, p. 268-270 : « Il n'est pas vrai que j'ai acquis, par mes écrits, de l'autorité dans la Résistance ; mes écrits n'ont pas été lus en France ; jamais je n'ai vu citer mon nom dans un journal de l'*Underground* et quand le Général de Gaulle a fait, à Alger, un discours sur la pensée française en France libre, il a nommé Jules Romains, mais pas moi ; d'ailleurs : les gens de la résistance n'ont aucune raison d'attribuer, à aucun degré, le rôle de *leader* à un type qui pendant les années d'épreuves, de fusillades et de tortures, à tort ou à raison, a continué son métier de professeur de philosophie dans un endroit fort tranquille. » Simon pourrait bien ici sous-estimer son propre rôle. Cf. l'article du *South Bend Tribune*, collé dans son journal personnel, en date du 13 janvier 1945 et intitulé « Notre Dame Professor praised for aid to Frenchmen ». Cet article mentionne « a leaflet », jeté par avion sur la France avant la Libération, où Simon était remercié « pour avoir gardé allumée la lumière de la cause française aux États-Unis. »

18. Pour l'arrière-plan de la question, lire John Hellman, « The Anti-Democratic Impulse in Catholicism : Jacques Maritain, Yves Simon and Charles de Gaulle during World War II », *Journal of Church and State*, 1991, 33, 453-72.

19. Voir par exemple la lettre de Simon à Maritain, 20 décembre 1940 : « On nous a fait chanter dans notre enfance : "Catholique et Français, toujours" ! » (Michel, 2008, 422). On retrouve la même allusion dans la lettre de Simon du 11 février 1941 (Michel, 2012, 36.)

20. Lettre de Maritain à Simon, 16 juin 1942, *op. cit.*, 2012, 102. Le boulangisme est le produit politique dérivé du Général Boulanger, suspecté d'avoir voulu renverser, par sa gloire militaire et son populisme, la Troisième République dans les années 1880. Par un jeu d'analogie historique, de Gaulle est souvent comparé au Général Boulanger jusqu'à ce qu'il lève au printemps 1942 l'ambiguïté quant à la nature démocratique de son mouvement.

21. Yves Simon, « Libéralisme et démocratie », *La Démocratie*, 25 février 1924, 429-33. Ces quelques pages précisent la position initiale de Simon, qui y établit une forte distinction entre la « démocratie » et la « démocratie libérale » : « Mais me dira-t-on la démocratie n'est-elle pas nécessairement libérale ? Pas nécessairement, répondrais-je. Alors, poursuivra notre adversaire, si vous n'êtes pas des libéraux, pourquoi donc nous parlez-vous sans cesse de liberté ? Parce que la liberté, telle que nous la concevons, n'est pas la liberté dont parlent les libéraux. » Simon cite un mot de Lacordaire, « ce grand ami de la liberté », qui montre bien les limites du libéralisme dans le domaine social : « Entre le fort et le faible, c'est la liberté qui tue et c'est la loi qui délivre. » Yves Simon conclut par une « forte parole de Proudhon, que nous faisons intégralement nôtre : “La plénitude de la liberté coïncide avec la plénitude du droit et du savoir, et la plus profonde servitude avec l'extrême ignorance et corruption.” » Simon n'a de cesse de dénoncer le libéralisme économique et moral, et de défendre une juste conception de la notion de l'autorité à l'intérieur du cadre démocratique, justement pour que la démocratie ne cède pas devant les « régimes autoritaires ». Voir sur ce point, Simon, « Liberty and Authority », *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association*, Washington DC, 1940, 86-114 : l'étude se concluait par un appel à promouvoir « une vraie philosophie de l'autorité ». Voir aussi Simon, *Par delà l'expérience du désespoir*, Montréal, 1945, 45 : « Le parti pris de traiter toute autorité en mal nécessaire qu'il s'agit de réduire à un minimum [...] est une disposition simplement néfaste, bien faite pour préparer les voies au despotisme en rendant la pratique de l'arbitraire familière aux esprits. »

22. Le mot est employé par Paul Vignaux, « Yves Simon. Par delà l'expérience du désespoir », *Revue philosophique de Louvain*, mai 1972, 238 : « Dans les années précédant les mesures ecclésiastiques contre l'Action française, j'avais en effet connu un Yves Simon, thomiste et démocrate — alliance fort rare —, et de plus intéressé par l'enseignement de Célestin Bouglé, l'un de mes maîtres. »

23. Lettre de Simon à Maritain, *op. cit.*, 2008, 16 août 1939, 390-91 : « Vers 1922-23, quand j'ai commencé de m'attacher au thomisme, j'étais membre de la J. R. [“Jeune-République”, de Sangnier], [...]. Je vois encore le distingué Ch. H. Puech m'accueillant, dans le hall de l'École normale, accompagné de mon ami Lassus : “Voilà la Néo-Jeune-République, avec S. Thomas comme fondement métaphysique !” »

24. Voir la lettre de Simon à Maritain, 3 septembre 1941, *op. cit.*, 2012, 70. Olivier Lacombe insiste aussi sur les sympathies révolutionnaires de Simon : « Il manifestait certes la plus grande sévérité à l'égard des fondements philosophiques adoptés par les doctrinaires de la Révolution. Mais il avait pour l'événement humain que constituait celle-ci une révérence admirative et généreuse » (Lacombe, 1972).

25. Lettre de Simon à Maritain, 1^{er} octobre 1929, *op. cit.*, 2008, 40-41 : « Depuis lors j'ai souvent regretté la collaboration accordée à cette extrême gauche démocratique dont je me suis bientôt séparé en concluant que la démocratie française était irrémédiablement infectée d'idéologie libérale et humanitaire. »

26. Qu'on relise ainsi son essai de 1945, « Economic Organization in a Democracy », *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association*, Washington D.C., 1945, qui commençait par une dénonciation de l'optimisme du libéralisme économique : la « main invisible » d'Adam Smith — « a principle of order which, strangely enough, dwells inside chance » — est pour Simon apparentée à la « chance » du parieur, qui le rend sourd aux avertissements et aux calculs des probabilités. Voir aussi l'essai « Beyond the Crisis of Liberalism », *Mélanges Brennan*, New York, Sheed and Ward, 1942, 263-86.

27. L'auteur de cette lettre est Thomas d'Aquin, qui invitait, comme saint Louis et d'autres souverains du Moyen Âge, à distinguer par le vêtement les juifs présents dans son duché.

28. Tel est l'un des principes que Simon retient de Jefferson — voir Simon, 1945a, 93.

29. Simon, 1940a, 48: *"Were we directed from Washington when to sow, and when to reap, we should soon want bread. It is by this partition of cares, descending in gradation from general to particular, that the mass of human affairs may be best managed, for the good and prosperity of all."*

30. Voir sur ce point Yves Simon, art. cit., 1942b, 271: *"I would emphasize the fact that political philosophy is by far the least developed part of the philosophy of saint Thomas"*. Voir aussi la lettre de Mortimer Adler à Yves Simon, 8 septembre 1941, AMC: *"I agreed with your paper entirely—and especially with the way in which you made the points clear. I liked particularly your discussion of the despotic and the political regimes in relation to the dominion of freedom and the dominion of servitude. And I am glad to see that you don't use the term democracy in a way that associates it along with monarchy and aristocracy and oligarchy etc. Also I was pleased with your point about the lack of a well-developed political philosophy in saint Thomas. I wish most Thomists knew this."*

31. À titre d'exemple de la logique de Simon, on peut développer ce point — art. cit., 1942b, 270, tr. : « Si l'on considère l'essence de l'homme, le thomisme est la philosophie la plus égalitaire qui n'est jamais été conçue. » Pour saint Thomas, tous les hommes sont de la même espèce, et de la même essence, par conséquent : « L'idée de supériorité raciale [...] apparaît à un thomiste comme une monstruosité absurde — une absurdité que saint Thomas n'a jamais réfutée explicitement puisqu'elle ne lui est jamais venue à l'esprit. »

32. Lettre de Jean-Baptiste Duroselle à Paule Simon, 27 septembre 1961, AMC.

33. Sur ces points, voir Laurent Jeanpierre, « Paul Vignaux ; inspirateur de la "Deuxième gauche" : récits d'un exil français aux États-Unis pendant la Seconde guerre mondiale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps, Les États-Unis et les réfugiés politiques européens : des années 1930 aux années 1950*, 2000, n° 60, 48-56.

RÉSUMÉS

En 1938, Yves Simon, professeur de philosophie aux instituts catholiques de Lille et Paris, reçoit une invitation pour enseigner à l'Université de Notre Dame dans l'Indiana. Tel est le point de départ d'un processus d'américanisation, qui concerne non seulement la sociologie familiale et professionnelle, mais également l'histoire religieuse et l'histoire intellectuelle. Yves Simon s'intègre dans la société américaine au point de prendre la citoyenneté états-unienne en 1946 et de jouer le rôle de passeur intellectuel entre les deux mondes.

In 1938, Yves Simon, who taught philosophy at the Paris and Lille Catholic Institutes, received an invitation to teach at Notre Dame University in Indiana. From then on, a process of americanization developed involving his family and professional connections, whose consequences transformed both religious and intellectual history. Well integrated into the American society, Yves Simon became a US citizen in 1946 and actively participated in intellectual exchanges between the two cultures.

INDEX

Mots-clés : immigration française, histoire intellectuelle, histoire religieuse, catholicisme, américanisation

Keywords : migration, intellectual history, religious history, Americanization

AUTEUR

FLORIAN MICHEL

Université Paris 1 Panthéon Sorbonne